

Le mystère du grand ours gris

LE glacier du parc national, d'une superficie de 9 km au-delà du pic de Montana, en plein dans les montagnes Rocheuses. C'est une région de pics escarpés et de lacs étincelants. Ce massif devait servir de cache à une tragédie dont tous les journaux américains, l'été dernier, relatèrent l'horreur.

Au matin du 13 août deux alpinistes munis de tout le matériel nécessaire se mirent en route sous un ciel magnifique. Il s'agissait de deux étudiants américains : Roy Ducat, dix-huit ans, et Helgeson, dix-neuf ans.

Abandonnant assez vite la grand-route, ils prirent un chemin qui montait par de nombreux lacets au chalet « Granites », une petite auberge retirée. Assez vite ils ne furent que deux taches de couleur en route vers un cauchemar des plus effroyables.

A la même heure, quelques kilomètres plus loin, un autre groupe pénétrait à son tour sur ce chemin pour une autre promenade. Le lac aux truites : endroit solitaire où l'eau glacée reflétait les grands sapins bleus. Ce groupe aussi devait connaître la tragédie.

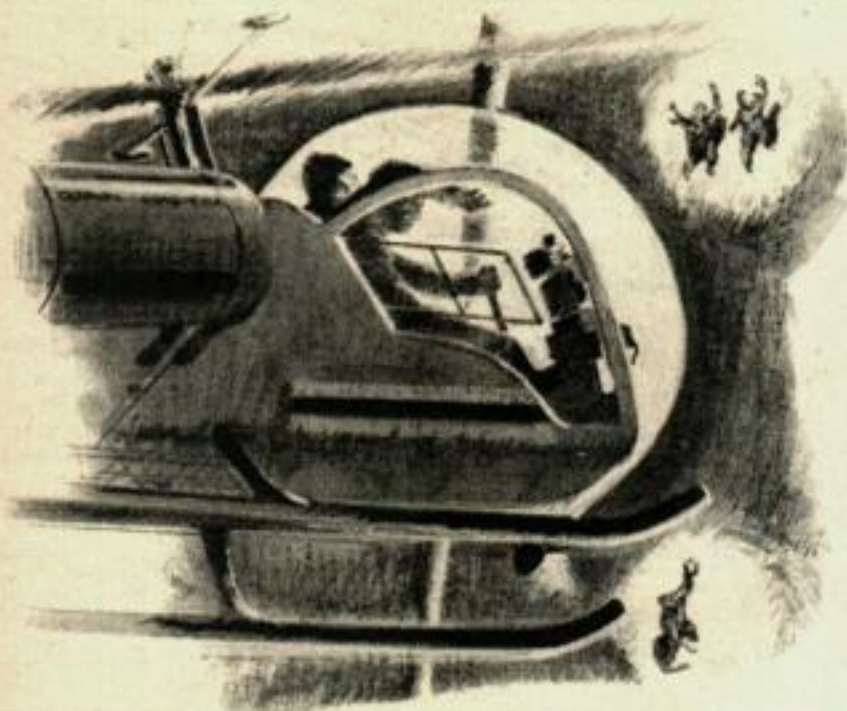
Les alpinistes discutaient d'un étrange orage sans pluie durant lequel d'immenses éclairs avaient zébré l'horizon ; seul un hélicoptère faisait la navette entre ces pics dangereux et venait distraire leur attention.

Ray et Julie décidèrent de camper au-delà du chalet pour la nuit. Tous ceux qui pratiquent l'alpinisme connaissent la saveur de ces haltes. Vers 19 heures, ils atteignirent le chalet des « Granites », assez éloigné pour qu'il n'y eut pas d'électricité.

Ils s'engagèrent alors dans le chemin de contrefort en bas du pic. Quelques quinze minutes plus tard, ils passèrent une cabane puis ils prirent vers l'est en







**Avec horreur
Ducat réalisa
que l'ours
emportait Julie
et qu'il était
impuissant.**

s'enfonçant sous les sapins remplis d'ombre. Ils trouvèrent un endroit assez bien dégagé près d'une petite source et soupèrent. Roy cacha les provisions restantes dans une vieille souche à 500 mètres du coin : mesure de précaution pour éviter d'attirer les ours éventuels. A la tombée de la nuit, ils se glissèrent dans leurs sacs de couchage et s'endormirent assez vite. Vers minuit Roy s'éveilla en sursaut : il lui semblait avoir perçu un bruit léger mais sourd. Il sortit du sac, fit quelques pas mais ne vit rien. Pensant qu'il s'agissait d'un écureuil ou d'un quelconque nocturne il regagna son sac. Il allait se rendormir quand il entendit dans un souffle la voix de Julie qui murmurait « fait le mort, il y a un ours ». Mais le jeune homme n'eut pas le temps de

réaliser qu'un coup terrible le frappa. Il sortit de son sac, en hurlant, puis retomba faisant le mort. Il sentit alors la chaude haleine de l'ours, l'entendit renifler, vit l'ombre gigantesque se balancer sous les étoiles et un museau velu s'approcher de son visage.

C'est alors que l'on cria, Julie avait été arrachée de son sac. Ils savaient bien pourtant que quand les ours gris attaquent, il fallait se réfugier dans les arbres.

Si on ne le peut, il faut à tout prix faire le mort. Bien sûr, même ainsi, les ours peuvent vous attaquer et vous mordre. Mais habituellement ils s'en vont. Aussi Roy resta parfaitement immobile, même quand il sentit les dents de l'ours sur son épaule ; l'ours le laissa puis bondit vers Julie. Ray entendit le cri de la jeune fille : « Il me fait mal » bientôt suivi d'un appel désespéré : « Qu'on nous aide ». Roy savait bien que personne ne pouvait venir à leur secours, et, quand à nouveau, Julie cria, sa voix paraissait lointaine. Terrifié, le jeune homme réalisa que l'ours emportait son amie et qu'il était complètement impuissant.

Désespéré, il se redressa mais il savait bien que les suivre était insensé. Perdant beaucoup de sang, il se traîna sur le sentier, ignorant qu'un ours le suivait.

L'APPEL DE LA CABANE

L'autre groupe avait, lui aussi, par un sentier atteint le chalet des « Granites » quelque temps après le passage des deux amis.

Près de la cheminée, dormaient John, le peintre, sa femme et ses enfants. Dans la pièce d'à côté reposaient les autres promeneurs.

Mme Lipinski fut tirée d'un profond sommeil par ce qui lui sembla un appel. S'asseyant elle prêta l'oreille : sans aucun doute quelque part au loin une femme criait. Elle sortit aussitôt de son sac et frappa à la porte. Une horloge marquait minuit cinq.

Qu'arrive-t-il demanda une voix endormie. « On nous attaque », dit une jolie fille qui ouvrait largement la porte, c'était Johan Gevereaux de l'Ohio, un naturaliste, garde-chasse à ses heures.

Aussitôt elle forma une équipe de recherche, ils allaient partir quand, au loin, ils virent une lumière vaciller et des voix lancèrent : « Des ours, prenez les fusils ». La jeune femme frissonna, elle savait bien que pas un de ses compagnons n'était armé. Les cris devaient venir du chemin qui se trouvait en contre-bas. Elle savait aussi qu'exposer des chercheurs sans armes, quand il s'agit d'ours

était risqué. Mais s'écartant du sentier, une radio à l'épaule, elle se mit à descendre à travers le sous-bois.

Il était minuit trente. Ray grimpait avec peine le sentier qui menait à une cabane proche du chalet. Il savait qu'un ours le suivait mais il n'avait pas perdu son sang-froid, il arriva bientôt à la cabane, là un petit groupe campait. Un des dormeurs, qui souffrant de la chaleur avait quitté la cabane pour dormir non loin de là, entendit Ray s'approcher. Braquant sa lampe, sûr d'avoir affaire à un ours, il vit un homme couvert de sang. Ray expliqua d'abord avec calme, « un ours l'a emportée, moi j'ai fait le mort ». Puis bouleversé, il secoua la tête et se mit à répéter d'une façon hagarde « il faut la retrouver ».

Ils rentrèrent dans la cabane. Là, ils éveillèrent un jeune couple, M. et Mme Cline pour leur demander de l'aide. « On pense qu'un ours a enlevé une femme ». Si c'est vrai, il nous faut des fusils. Ray Ducat resta à l'intérieur de la cabane et les autres grimpèrent sur le toit. Au-dessus des arbres, assez bas, ils pouvaient voir non loin de là les lampes du chalet. Ils agitèrent alors des lampes, ce qui fit, pensèrent-ils, éloigner l'ours qui avait suivi Ray.

Une demi-heure plus tard, ils étaient toujours sur le toit, quand l'équipe de recherche les trouva, ils furent terrifiés de l'état de Ray, et la jeune garde-chasse comprit tout de suite qu'il risquait de mourir faute de soins. Les hommes réalisèrent un brancard et l'emportèrent au chalet.

Personne n'arrivait à croire qu'une jeune fille avait pu être enlevée par un ours ! Ray délirait doucement. Est-ce sous le choc, qu'il avait bâti ce scénario.

On fit quelques recherches, sans trouver autre chose que des traces fraîches de l'ours.

L'équipe de recherche comprenant malgré tout l'ampleur du danger, décida de demander du secours. On appela par radio une section de gardes qui se trouvait à une trentaine de kilomètres de là à l'ouest du glacier. Elle attendit une demi-heure avant d'avoir une réponse. Finalement, elle put avertir le responsable de la section, soulignant qu'il y avait un garçon grièvement blessé. Elle demanda qu'on lui apporte au plus tôt du plasma.

Le chef de la section fit un rapide calcul ; en voiture, à pied, il faudrait quatre heures. Puis il pensa à l'hélicoptère. Il venait d'envoyer un homme réveiller le pilote, quand la garde-chasse rappela. Elle avait retrouvé des affaires de femme à l'endroit où les deux jeunes gens avaient dressé leur campement pour la nuit. Nous sommes sûrs maintenant, dit-elle, qu'il y avait une femme. C'est affreux, nous sommes sans armes.

C'était une situation alarmante ; vers 2 heures du matin, deux hommes de la section de secours partirent en hélicoptère.

Après avoir survolé pendant vingt minutes, des gorges sombres et

des bois déserts, l'hélicoptère arriva à proximité du chalet. Quatre feux indiquaient le seul endroit où l'on pouvait atterrir. Il faillit se heurter à un obstacle inhabituel : un mât de fer en haut duquel flottait un drapeau. Une dizaine de feux brillaient au sommet du mât. Le pilote l'évita de justesse et se posa sain et sauf. Les deux hommes surgirent de l'appareil avec une Winchester et un flacon de plasma.

**Personne
ne voulait
réellement croire
qu'une femme
avait pu être
enlevée
par un ours ;
n'était-ce pas
le fruit
de l'imagination
de Ray ?**





**Le responsable
de l'équipe
avait choisi
des hommes
solides, qui ne
s'enfuieraient pas
à l'attaque
de l'ours.**

Cela faisait deux heures et demie que Julie avait été enlevée. Ray, ses blessures soignées, demeurait à l'écart. Le pilote décida de partir vers un hôpital, assez éloigné, la seule chose possible pour sauver la vie de Ray.

LA RECHERCHE DE JULIE

Le chef de la section se mit à réclamer des volontaires.

Plusieurs jeunes gens se proposèrent.

On choisit une dizaine d'hommes dont un était Lipinski, à la lueur d'une lampe vacillante, vers 3 heures du matin l'équipe ouvrit la voie. La Winchester prête deux hommes prirent la tête de la colonne, porteurs de lampes de poche. C'était deux gaillards solides que l'on savait

ne pas s'enfuir si un ours chargeait. Les hommes portaient des cuvettes en fer pleines de brindilles enflammées. Elles économiseraient les lampes, effraieraient les ours, et pourraient, le cas échéant, réchauffer les blessés.

Les hommes criaient, agitaient des clochettes, frappaient des boîtes de conserves avec des pierres.

Ils dépassèrent la cabane, puis on découvrit des traces de l'ours et l'équipe ralentit ; à la lueur des lampes on vit à l'emplacement du camp une scène de désolation : des chaussures éparses, des sacs à dos lacérés. Nulle trace de la jeune femme, à quelques mètres de là, dans les buissons, pendaient des fragments déchirés de ce qui aurait pu être l'anorak de la jeune fille ; les herbes étaient écrasées comme s'il y avait eu lutte.

Appelant « Julie », prêtant l'oreille à une réponse possible, les hommes avançaient avec prudence, un quart d'heure plus tard, les hommes perçurent un faible murmure ; bien vite ils découvrirent une petite silhouette chiffonnée, la face contre terre. Les bras et les jambes de Julie étaient déchirés. Elle avait la poitrine défoncée. Avec peine les hommes la portèrent jusqu'au chalet. Le pilote de l'hélicoptère, appelé de nouveau d'urgence, se posa dans l'obscurité, mais Julie venait de mourir.

LE LAC AUX TRUITES (DEUXIEME ATTAQUE)

Comme Julie mourait, l'horreur commença à dix kilomètres de là : l'autre groupe de promeneurs, trois hommes et deux femmes, avaient atteint le lac aux truites vers 17 heures ; un jeune chien perdu les avait suivis, quatre d'entre eux allèrent pêcher. Et Michèle Roons resta toute seule au camp. Vers 8 heures, ils rentrèrent heureux d'apporter quelques poissons, pour le dîner.

Soudain, Michèle cria : « Regardez, un ours ». En effet un ours gris trottait tranquillement vers la souche où elle était assise ! Personne ne bougea, l'ours se porta sur la gauche, saisit des provisions qu'il avala goulûment, déchira un sac de couchage et remonta vers la colline. L'alerte avait été chaude ! Aussitôt, ils décidèrent de lever le camp pour l'établir à quelques kilomètres de là. Ayant trouvé un endroit qui leur sembla plus sûr, il prirent soin d'allumer un feu de camp. Il était déjà tard, couchés en cercle autour du feu personne n'arrivait à dormir. Vers 23 heures, le chien aboya, le poil hérissé, l'ours revint fouiller l'endroit où ils avaient enterré le reste du repas puis s'en alla.

Anxieux, tous voulaient plier bagages et rejoindre le

poste de police qui se trouvait près du lac voisin à 6 km de là.

Mais la lune s'était voilée, la seule lampe qu'ils possédaient, ne durerait pas assez pour la marche, et l'idée fut abandonnée. Vers 2 heures du matin, le chien à nouveau grogna. Pour le faire taire une des jeunes filles le mit dans son sac. 4 h 30, il faisait encore nuit quand l'ours revint : quelques-uns se protégèrent la tête.

L'ours s'approcha, renifla Renald, un des jeunes garçons et Denise, puis mordit le sac d'un autre campeur et donna un coup de patte ; le jeune Yurm s'affola, il bondit et par accident, ou volontairement, frappa l'ours.

Surprise la bête recula puis chargea, courant vers un arbre, il s'y balança puis l'ours se rapprocha des campeurs, ce fut le tour de Renald de bondir. Tout le monde dans les arbres, cria-t-il. Il mit Denise dans un arbre, lui lança le chien et grimpa !

Ray à son tour monta sur un arbre mais Michèle ne pouvait plus bouger, l'ours tenait entre ses dents son sac. « Ouvre la fermeture éclair » cria l'un des garçons. « Je ne peux pas » cria Michèle, elle est bloquée ! » C'est alors que commença l'horreur l'ours saisit Michèle dans son sac et s'éloigna vers la colline. On entendit nettement Michèle crier « il prend mon bras » puis je vais mourir aidez-moi ! » Puis les cris s'éteignirent. Il était 4 h 30, ce dimanche-là.

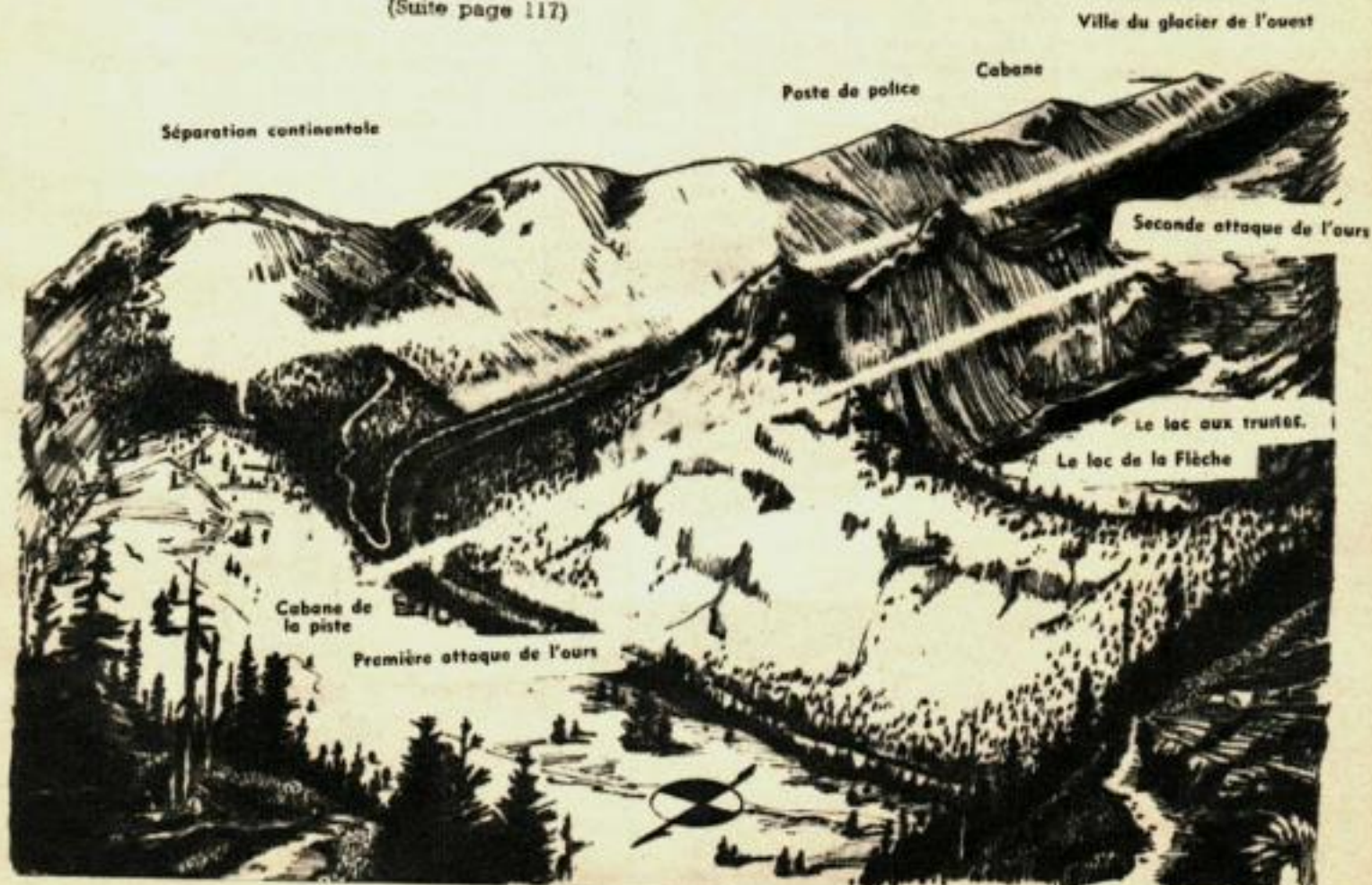
Avant 6 heures, personne ne s'aventura à descendre des arbres.

A LA RECHERCHE DE MICHELE

Quand les survivants atteignirent le poste de police du lac voisin, vers 8 heures, l'agent ne put croire qu'une deuxième jeune fille avait été enlevée. Il prit son fusil puis demanda des volontaires, Dunn et Renald se proposèrent. Vers 10 heures ils étaient à nouveau au camp, avec prudence, en criant ils s'approchèrent et appelèrent longuement la jeune fille. Seul le faible vent répondit. Ce camp-là aussi était entièrement bouleversé. La trousse de soins de Michèle était déchirée, un flacon de parfum

(Suite page 117)

**L'ours renifla
Renald et Denise,
mordit le sac
de Paul
et donna
un coup de patte.**



Le mystère du grand ours gris

(Suite de la page 45)

avait été percé. Une trace d'herbes froissées montait vers la colline, en la suivant, les hommes trouvèrent le sac de couchage de Michèle. Puis un endroit de terre labourée. Enfin ils découvrirent la jeune fille; l'ours l'avait traînée au moins sur 600 mètres, puis l'avait rapportée à moins de 50 mètres du camp.

Un léger bruit fit lever les yeux de l'agent, c'était à nouveau l'hélicoptère. Il se posa, prit et emporta Michèle à l'hôpital, mais la jeune fille était morte.

UN OURS OU DEUX

Alertés par ces deux attaques, semblables, les policiers avertirent tous les campeurs des environs, puis on entreprit une battue pour mettre à mort les ours tueurs.

Y en avait-il un ou deux? Jamais depuis 50 ans, on avait vu une chose pareille: deux femmes tuées la même nuit. Un ours furieux, pouvait-il tuer une jeune fille puis faire 9 km pour en tuer une autre. Les ours se déplacent rapidement, mais il y avait entre les deux points du drame près de 3 km vu le temps écoulé entre les deux attaques, on était à peu près sûr qu'il s'agissait de deux ours.

Deux nuits s'écoulèrent avant d'atteindre les ours, vers minuit, le lundi, les policiers entendirent le piétinement d'un ours près du premier camp. On scruta l'obscurité; on vit une femelle d'une taille moyenne, assez vieille, que l'on avait déjà remarquée près du chalet. Les hommes firent feu. Elle tituba, tenta en vain de charger puis s'écroula, frappée à mort.

Les policiers examinèrent ses griffes et ses dents; pas de trace de chair humaine. Mais cela n'avait rien de surprenant, car deux nuits s'étaient passées depuis l'attaque. On vit à l'une des pattes une grande balafre.

Mais dans l'estomac on trouva du foin et de la chair humaine. Cinq heu-

res plus tard, près du lac aux Truites, une autre femelle, vieille elle aussi, fut abattue. Son estomac était plein de chair humaine.

Pourquoi deux ours avaient-ils tué, comme s'ils avaient répondu à un mystérieux appel? Peut-être pour défendre leurs petits; on invoque souvent cette raison, mais bien des ours se contentent de grogner même, quand ils sont à proximité d'une portée. D'ailleurs la femelle du lac aux Truites n'en avait pas.

Par des tests on peut prouver que ce n'est pas la rage qui souvent pousse les ours à attaquer. En tout cas dans cette histoire c'était certain. On suspecta l'odeur de la nourriture, le parfum des cosmétiques; les odeurs féminines, spécialement durant la menstruation, bouleversent certains animaux. Peut-être affectent-elles les ours. Car les deux jeunes filles étaient indisposées.

Étaient-ce les lumières et les feux qui avaient affolé les bêtes? Les policiers quant à eux pensèrent que c'était cela; les feux énervent les animaux comme l'orage.

Une théorie assez curieuse mais vérifiée a été mise au point par deux grands naturalistes, Elmore et Wasen: les ours de nos jours surtout dans ces grandes réserves apprennent à ouvrir les aliments emballés; ils ont pu prendre les sacs de couchage pour des emballages, étonnés de trouver dans cet étrange coton quelque chose de doux et vivant. On ne sait au fond que très peu de choses des ours. On ignore ce qui les attire ou au contraire les met en fuite. On pense que les fuites de gaz, l'odeur des chiens de chasse, certaines antennes les détournent, mais on n'a pas pu le vérifier. Certains policiers portent sur eux pour les écarter des lumières rouges et des vaporisateurs de gaz ammoniac.

Très souvent ont lieu dans les grandes réserves des accidents de ce genre.